Nécrologie : Herbert Spencer

Autor(en): **P.B.**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **37 (1904)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉCROLOGIE

Herbert Spencer.

Le 25 août de l'année dernière, la France perdait Renouvier[1]; quatre mois ne s'étaient pas écoulés que Herbert Spencer (né à Derby le 27 avril 1820), mourait à Brighton, le 8 décembre 1903.

L'un et l'autre de ces grands penseurs, bien que faibles de constitution et dès longtemps gênés par la maladie, n'en ont pas moins dépassé les quatre-vingts ans et laissé des œuvres aussi vastes en étendue que considérables en valeur. La célébrité de l'Anglais a de beaucoup dépassé celle du Français; tandis que les écrits de Spencer ont été traduits en un grand nombre de langues, discutés et célébrés un peu partout, Renouvier — le plus ardent et le plus habile adversaire des idées spencériennes[2] — n'a pas encore attiré sérieusement l'attention de l'étranger. Peut-être l'avenir renversera-t-il ce rapport et dira-t-il que notre génération a tout à la fois méconnu les mérites de Renouvier et surfait ceux de Spencer. Il n'en restera pas moins que ce dernier a su présenter, sous le nom de *Philosophie synthétique*, un système, ou comme il aimait à dire, une « unification du savoir total, » qui a rencontré une faveur et exercé une influence analogues à celles dont jouit autrefois l'hégélianisme.

A un siècle caractérisé par la prédominance accentuée de l'esprit historique, à un siècle qui aimait considérer toutes choses au point de vue de la succession des faits, Hégel et Spencer devaient plaire, parce qu'ils présentaient tous deux

[1] Nos lecteurs ont trouvé plus haut l'étude sur Renouvier qu'a bien voulu rédiger pour eux M. Fr. Duperrut, professeur à l'Ecole de théologie de l'Oratoire (Genève).

[2] Dans sa thèse, intitulée : *Le criticisme de M. Renouvier et l'évolutionnisme* (Lausanne, 1890), M. le past. Edm. Bonnard a donné un très-bon résumé des critiques adressées par Renouvier à Spencer, et (p. 67, note) une liste des principaux articles de la *Critique philosophique* où elles sont exposées.

l'univers comme une vaste épopée qui se déroule, et parce qu'ils affirmaient qu'en tout domaine, du bas jusqu'au haut de l'échelle des êtres, rien ne demeure immuable.

Grande est cependant la différence entre ces deux philosophies. Tandis que, armé d'une dialectique qu'il estimait indiscutable, Hégel prétendait pénétrer le fond des choses et apporter au monde « le savoir absolu » (*das absolute Wissen*), Spencer se présente comme offrant une hypothèse, justifiée par la façon parfaite dont, à son dire, elle explique la totalité des phénomènes, mais il ajoute que cette philosophie — comme d'ailleurs notre perception même des phénomènes — ne saurait être plus, en définitive, qu'une représentation, c'est-à-dire une interprétation symbolique de la réalité fondamentale, laquelle demeure cachée et pour toujours « inconnaissable. »

A cette opposition dans la méthode s'en rattache une autre, plus essentielle encore. Engendré et dirigé par une loi *logique*, le mouvement des choses, tel que le concevait Hégel, était un véritable « devenir », qui, partant de la forme la plus pauvre de l'Etre, aboutissait à sa plus riche et haute manifestation, à savoir l'Esprit absolu, auquel il était donné enfin de prendre conscience de soi d'une manière adéquate, précisément dans la philosophie hégélienne. Chez Spencer, au contraire, le « mouvement » auquel tout se ramène est de nature *mécanique* et soumis à un rythme nécessaire, en vertu duquel l'univers dans son ensemble, comme chacun des êtres et des groupes d'êtres qui le composent, passe tour à tour, sans fin, par des phases évolutives et par des phases dissolutives.

C'est ce que semblent avoir oublié ceux qui ont accueilli le prétendu « évolutionnisme » de Spencer comme une philosophie optimiste du progrès. L'auteur, du reste, a largement contribué à cette illusion, — on serait tenté de dire qu'il a tâché de s'en bercer lui-même, — en ne traitant que très brièvement de la « dissolution » dans ses *Premiers principes*, et en ne lui faisant aucune place dans la longue série de ses autres écrits, où il développe avec force détails l'évolution[1] de la vie et des espèces vivantes, celle de l'intelli-

[1] Spencer reconnaît (*Prem. princ.* § 97), que ce qu'il appelle « évolution » consistant, non point dans une expansion, dans un déploiement, mais tout au contraire dans une intégration (c'est-à-dire une concentration) de matière, accompagnée d'une dissipation de mouvement, il eût été plus exact d'employer le mot « involution. »

gence et des sentiments, celle de la société et des diverses institutions humaines, celle enfin de la morale. Qu'on prenne dans *The data of ethics*[1], l'idyllique tableau de cette époque vers laquelle nous nous avançons, où les tendances altruistes et égoïstes parfaitement équilibrées entre elles assureront à tous les humains une entière félicité ; qu'on lise la conclusion du chap. XXII des *Premiers principes :* « l'évolution ne peut se terminer que par l'établissement de la plus grande perfection et le bonheur le plus complet » ; on s'imaginera, sans doute, que tout va donc « bien finir. » Mais c'est un trompe-l'œil. Cet « équilibre » — ou cette « adaptation » parfaite — auquel aboutit toute évolution, partielle ou générale, est nécessairement instable : l'auteur le déclare. L'instant où l'astre touche au zénith est celui qui en voit commencer la descente, l'année où l'un de nous atteint au maximum de son développement organique est celle où va sournoisement débuter sa décrépitude, l'époque où l'humanité atteindra son apogée sera celle d'où dateront les origines de sa dissolution. Et si, contre toute probabilité, il devait y avoir jamais un terme final au grand rythme des rythmes, si jamais l'univers devait atteindre à un équilibre définitif d'où rien ne le ferait plus sortir, cet équilibre serait celui de la mort cosmique absolue, un état où, toute la matière se trouvant réunie en un bloc et tout le mouvement dispersé à l'infini d'une manière parfaitement égale, plus rien ne penserait, ni ne vivrait, ni ne bougerait.

En vain Spencer proteste-t-il (derniers paragraphes des *Premiers principes*) que sa philosophie n'est point matérialiste, puisqu'elle laisse subsister les « conceptions antithétiques de l'Esprit et de la Matière comme étant l'une tout autant que l'autre le signe de cette Réalité inconnue, qui les supporte l'une et l'autre. » De fait, aucun des biens pour la défense desquels a toujours combattu ce qu'on peut appeler, au sens étendu, le spiritualisme, ne se trouve sauvegardé dans ce système, où l'apparition de la vie consciente et tout le travail moral de l'humanité ne sont — comme dans les cosmologies des vieux philosophes de la Grèce — qu'un épisode passager de l'éternel conflit des forces de la nature.

On sait qu'une des grandes prétentions de notre auteur (c'est par là que commence le livre des *Premiers principes*)

[1] Traduit en français sous ce titre : *Les bases de la morale évolutionniste.*

est de sceller l'accord définitif de la science avec la religion. Bien qu'elle ait, selon lui, d'assez misérables origines (superstitions nées des phénomènes de l'ombre et du rêve), la religion s'est élevée peu à peu, par un processus dont la description n'est pas ce qu'il y a de plus lumineux dans les écrits de Spencer. Actuellement elle n'a plus qu'un pas à faire pour arriver à reconnaître que ce quelque chose de mystérieux, dont elle a toujours, sous des formes diverses, affirmé l'existence, n'est que le mystère absolu, le radicalement « Inconnaissable », que la science, elle aussi, déclare constituer le support de tout ce que nous pouvons connaître. Inutile d'insister ici sur ce qu'ont de dérisoires de telles propositions d'alliance. Toute religion implique une foi, une confiance (quelque grossière et quelque mitigée qu'elle puisse être) en la divinité, donc une certaine connaissance de cette dernière ; tout progrès religieux consiste à mieux connaître Dieu et non point à renoncer plus complètement à le connaître : autrement la fameuse inscription Ἀγνώστῳ θεῷ aurait été le mot suprême de la piété, et saint Paul eût été bien mal avisé de faire son discours aux Athéniens.

On a souvent présenté Spencer comme un disciple, indépendant, d'Auguste Comte. C'est une erreur, contre laquelle l'auteur de la *Philosophie synthétique* a protesté avec autant d'énergie que de bon droit (voir sa *Classification des sciences*, ch. III). Il indique d'autre part, comme ayant exercé une influence sur l'élaboration de sa théorie de la connaissance, W. Hamilton. Quant à l'idée maîtresse de l'évolution, ainsi qu'il le déclare expressément, il en a emprunté la formule essentielle, — non pas à Darwin, ce qu'on a dit parfois en commettant un anachronisme grossier -- mais à Karl-Ernst Baer (cf. *Principes de biologie*, IIe part., ch. II, § 52, et *Premiers principes*, § 119, note). La loi que Baer déclarait régir tout développement organique, à savoir le passage de l'homogénéité à l'hétérogénéité, Spencer l'a étendue à tous les domaines, notamment à la sphère « superorganique » (spirituelle et sociale) ; puis, il l'a tout à la fois précisée, en l'analysant, et ramenée à une loi plus haute encore, dont elle doit n'être qu'un corollaire, celle de la persistance de la force.

Une abondance incroyable d'informations, relatives aux ordres de faits les plus variés [1], et une puissance de coordi-

[1] Malheureusement cette érudition n'est pas toujours inattaquable. Max Müller

nation, une énergie synthétique qui met cette vaste encyclopédie au service d'une seule et même idée dominante, ne constituent point les seuls mérites de Spencer; il nous faudrait pouvoir entrer dans les détails: nous mentionnerions alors, en logique, en psychologie, en morale, en sociologie, maintes idées ingénieuses, maintes hypothèses originales, qui contribueront sans doute à immortaliser le nom du grand philosophe que l'Angleterre vient de perdre. Rappelons un seul exemple. On sait combien le sensualisme a toujours été embarrassé par la présence en notre esprit de certaines idées générales, de certaines formes, qui préexistent manifestement à notre activité intellectuelle et qui en constituent même la condition sine qua non (temps, espace, etc.). En sortant des limites de l'expérience individuelle, où ses prédécesseurs s'étaient confinés, et en faisant appel à l'expérience héréditaire, graduellement accumulée au cours des générations ou même dans la longue série des espèces préhumaines, Spencer a trouvé un moyen d'expliquer empiriquement la formation de l'à priori, la genèse de ce qui se trouve aujourd'hui inné en chacun de nous. Un procédé tout pareil lui sert en morale pour s'élever au-dessus de l'utilitarisme ordinaire, pour justifier l'existence du sens moral, proclamateur de lois pratiques universelles, et pour expliquer le sentiment d'obligation qui, dans notre conscience, s'attache à la notion du bien[1].

PH. B.

a dit (dans *The Monist*, I, 574 ssq.): « Faire constamment appel aux langues et ignorer ce qui a été établi par la philologie comparée, est chose impardonnable. Or, sur ce point, il n'y a pas de plus grand pécheur que M. H. Spencer. Il invoque sans cesse des faits de linguistique à l'appui de ses opinions : mais ces faits ne sont presque jamais exacts. »

[1] On trouvera dans la thèse de M. Jules Dubois : *Essai sur la morale évolutionniste* (Lausanne, 1898), un bon exposé critique de l'ensemble du système spencérien. A voir aussi le *Résumé de la philosophie de H. Spencer*, par F. Howard Collins, trad. franç. (Alcan, 1896, in-8° de 542 p.)